

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 18 septembre 1886

LES
DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

VOICI ce que Georges écrivait :

Mon cher Maurice,

J'ai demandé et je viens d'obtenir un congé d'un mois. J'arriverai demain à Paris. Je resterai avec toi quinze jours, si tu veux bien me garder aussi longtemps, et j'irai passer les quinze autres jours à ta jolie ferme des Ambrettes, dans la famille de notre bon ami Thomas. Il y a plus de trois mois que je n'ai reçu aucune nouvelle de là-bas. Si tu sais comment va notre bonne maman Manette, tu me le diras demain.

A toi de cœur.

(GEORGES.)

—Le cher ami, dit Manette très émue, comme je vais être heureuse de le voir et de l'embrasser. C'est que je ne l'ai pas vu depuis la guerre, depuis qu'il est capitaine, depuis qu'il a gagné la croix d'honneur sur le champ de bataille ! Il est bon comme toi, Maurice ; tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?

—Ne venez-vous pas de dire qu'il était mon frère ?

—Oui, Maurice, ton frère, puisque vous êtes deux de mes enfants. Ah ! aimez-vous bien toujours ; ce sera le bonheur de Manette ; Maurice, je resterai quinze jours près de toi, et je m'en retournerai avec Georges.

—Nous reparlerons de cela, répondit Maurice en souriant, mon intention est de vous garder tous les deux plus longtemps.

—Nous verrons ce que dira Georges. En attendant, tu vas achever de lire tes lettres.

—Je suis comme vous, Manette, fit le jeune homme, j'en ai assez pour l'instant. Il en reste une douzaine, je les lirai tantôt.

—Là-dessus, Maurice, je n'ai pas de conseils à te donner.

—Manette, ne vous êtes-vous pas demandé pourquoi ma dernière lettre vous priait si instamment de venir passer quelques jours à Paris ?

—J'ai pensé, mon ami, qu'il te serait agréable de me voir, de me montrer ensuite ton hôtel, où tu es superbe, et de recevoir mon approbation pour tout ce que tu as fait.

—Vous ne vous êtes pas trompée, Manette ; mais j'avais encore une autre raison.

—Laquelle ?

—Le désir, le besoin, si vous le voulez, de causer avec vous. Il y a beaucoup de choses qu'on ne peut pas dire dans une lettre...

—Eh bien, Maurice, nous pouvons causer. Qu'as-tu à me dire ?

—Manette, je désire me marier.

—Mon enfant, la vieille femme à qui tu demandes son avis t'approuve absolument. Tu ne pouvais rien me dire qui me fit autant de plaisir. Oui, il faut te marier. Il faut ici une femme pour t'aimer d'abord, puis pour gouverner la maison. Si brillante que soit la position d'un jeune homme seul, je ne la comprends pas. Maurice, tu es trop

riche et tu reçois trop de lettres... comment dirai-je ?... singulières, pour ne pas associer, le plus tôt possible, ta vie à celle d'une belle jeune femme, qui, par son cœur, son caractère et sa vertu, sera digne de toi. Je ne parle pas de la fortune, tu en as assez pour avoir le droit de prendre, n'importe dans quel monde, la femme de ton choix. Mais ce qu'il faut surtout qu'on t'apporte en dot, Maurice, c'est un passé sans reproche, c'est la sagesse. As-tu déjà jeté les yeux sur une jeune fille ?

—Ce n'est pas une jeune fille, Manette, bien qu'elle n'ait que vingt ou vingt-deux ans, — je ne lui ai pas demandé son âge, — elle est veuve.

—Pour toi, Maurice, j'aurais préféré une jeune fille.

—Pourquoi ?

—Parce qu'une jeune fille, devenant une jeune femme, se corrige facilement, pour plaire à son mari, de certains défauts qu'elle peut avoir, tandis que la veuve qui en a les garde.

—Il peut se faire qu'elle n'en ait pas.

—Enfant, fit Manette en hochant la tête, toutes

—Tu peux me dire son nom, Maurice ?

—Princesse Olga Ramidoff.

—Ah ! fit Manette, c'est une princesse !

—Vous paraissez étonnée.

—Je l'avoue, Maurice, mais ce n'est pas, crois-le bien, parce que je trouve que tu as jeté les yeux trop haut. Avec ta fortune, mon ami, et tes mérites personnels, qui sont plus encore que ta fortune, tu as le droit de prétendre à une illustre alliance. Je n'ai jamais vécu ni avec des princes, ni avec des princesses ; mais si ce sont des hommes et des femmes comme les autres, je leur accorde volontiers le prestige qu'ils doivent à leur naissance, lequel est tout entier dans les services rendus par les ancêtres. Je n'ai qu'à t'applaudir, Maurice, d'avoir fixé ton choix sur une princesse. J'aurais préféré qu'elle fût Française ; mais comme tu viens de me le dire, elle l'est presque, puisque ses parents sont nés en France. Est-elle riche ?

—Plus d'un million de fortune.

—Je pouvais me dispenser de t'adresser cette question. Il va sans dire que tu l'aimes ?

—Oh ! oui, je l'aime, ou plutôt je l'adore ! répondit Maurice avec feu.

—Il faut qu'il en soit ainsi. Naturellement, elle t'aime aussi ?

—Elle a bien voulu me dire que son cœur répondait aux battements du mien.

—Elle est restée veuve sans enfant ?

—Oui.

—Elle est belle ?

—Oh ! merveilleusement belle !

—Ton enthousiasme me plaît, répondit Manette avec un affectueux sourire ; je sens qu'on doit être ainsi quand on aime. Elle est intelligente, instruite, distinguée ?

—Parfaite sous tous les rapports.

—Ce qui veut dire qu'avec la grâce et la beauté elle a la bonté, tous les nobles sentiments.

—Oui, Manette, oui.

—Alors, mon enfant, je me réjouis avec toi du bonheur qui t'attend.

—Ainsi, vous m'approuvez ?

—Comment ne t'approuverais-je pas ? Tu as découvert la femme que je rêvais pour toi. Y a-t-il longtemps que tu la connais ?

—Environ six semaines.

—Ce n'est pas beaucoup. Il est vrai que quand on est jeune l'amour entre vite au cœur.

—Est-ce la première femme que tu aimes Maurice ?

Il eut un moment d'hésitation, mais il répondit :

—Oui, la première.

La question de Manette venait de rappeler brusquement Georgette à son souve-



Demain, tu seras plus heureux encore, car tu auras un confident de plus.—(Page 86, col. 1.)

les femmes en ont.

VI

Ils restèrent un moment silencieux.

—A quel monde appartient-elle, cette jeune veuve ? demanda Manette.

—Au meilleur monde, répondit-il.

—Selon moi, c'est une garantie. Elle est de Paris ?

—Non, mais elle y demeure tout près d'ici.

—Ce qui te permet de la voir souvent, fit Manette en souriant. De quel pays est-elle ?

—Elle est née en Pologne, et son mari était un grand seigneur russe.

—Alors elle n'est pas Française ?

—Parce qu'elle est née en Pologne ; son père et sa mère, qu'elle a perdus lorsqu'elle était jeune encore, étaient Français tous les deux. Elle porte aujourd'hui un des plus grands noms de Russie.

nir. Un peu de rouge monta à son front, et, à travers un nuage qui tomba sur ses yeux, il vit passer la jeune fille, toujours belle, mais pâle, triste, le front baissé et toute en larmes.

Manette n'avait rien remarqué. Elle reprit :

—Comment l'as-tu rencontrée, cette belle princesse ?

—C'est tout simplement le hasard, un hasard merveilleux qui me l'a fait connaître.

—Oui, fit Manette, dont la pensée embrassa tout son passé, le hasard, qui est souvent une manifestation de la Providence, joue un rôle très important dans la vie. Veux-tu me dire, Maurice, comment il t'a conduit vers la princesse ?

—C'est toute une aventure.

—Voyons.

Alors Maurice lui raconta l'escapade du singe Miko et sa première visite à la charmante Olga